

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 23

Artikel: Bin d'amon dai niolle
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223957>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



BIN D'AMON DAI NIOLE

Le professeur Picard s'est élevé jusqu'à 16.000 m. dans la stratosphère. Les journaux.

NOT parâi, faut pas être tot fou po pouâi s'aguenautsi, montâ, montâ, et pu, d'aguelhiâdzo ein aguelhiâdzo, sè trovâ à mè de cinquanta mille pi ein amon dâi derrâi niollon. L'è cein que lâi fâ on bet : cinquanta mille pi, allâ pi !

L'è cein que liaisâi l'autra veilla su lè papâi dein mon l'hi. Ie bisquâvo quemet tot de peinsâ que lâi a dâi dzein que pouant vère tant de payî adan que lâi ein a tant d'autro que n'ant jamé rein vu que lâo tsemênâ et lo tiu de lâo vatse. Tot d'on coup, vaitcè qu'on fiè à la porta dâo pâilo. Ma fenna, la Marianne, vâ vère que l'êtâi et fâ eintrâ on monsu que l'avâi mer dâi bericllie (lunettes) à sè get.

— Vo mè recougnâite pas, que mè fâ.
— Na, pas pi !
— Ie su Pequâ, de pe Lutry.
— Quaisi-vo ! Lo valet âo père Pequâ ?
— Oi. L'ozî, quemet lè dzein diant.
— Eh bin ! vo z'aré pas recognu. Quemet va-te la via ?
— Tot bounameint. Dite-vâi : vo voudrâi pas venir fère on tor avoué mè ?

— Io ?
— Dein lè z'air. I'é onna machine que lâi diant onna stratosphère que va tota soletta ein amon. L'è devant l'ottô. Veni vito !
Va que sâi de. Châotto dein mè tsausse, mè quetallo dein mon broussetout et pu via dein la stratosphère, quemet desâi lo valet âo père Pequâ.

Vo z'arâi faliu no vère montâ ein amon ! Poûro z'ami ! l'ouvra va pas pe rido ! On tè dè-puffâve cliâo kilomètre, on tè dèbliottâve cliâo z'hectomètre, on tè dèfarattâve cliâo dècamètre que, ma fâi, l'êtâi epouâirâo. Lâi avâi dza grand teimps que lè derrâire niolle l'êtant via. Et mon camerardo mè desâi :

— Vouâite-vâi ein avau.
I'é adan guegnî pè on carreau et cein que i'é vu m'èin rassovindrî tota ma via.
Tot d'avau, mâ fermo d'avau, on vayâi la terra, tota parâire quemet l'êtâi su cliâo z'af-fère que lâi diant lo globe terrestre, qu'on avâi quand on allâve à l'écoula. Et clia terra verive dèso no avoué onna frenezî qu'on arâi djuvâ onna boula de dju de guelhie quand vîre su lo lan. Et pu, que l'êtâi allièttâie avoué dâi cordette ein grantiau et ein travè. Monsu Pequâ m'a de que cliâo cordette l'êtâi dâi méridien. Mimameint que m'a montrâ l'équôteu que l'è onna corda pllie grôcha que lè z'autre. Vo dio que l'êtâi oquie à vère.

Tandu ci teimps, on montâve adî. La terra vegnâi adî pllie petite, adî mè, adî mè. Quemet onna ruva de bêrot. Tant que i'é de âo collègue :
— Mâ, po redechindre, on porrâi bin man-quâ la terra ?
— Vo z'inquiéta pas, que m'a de. I'é z'on zu

êtâ râi de l'abbayî. Vu prâo merî justo. I'é bouna guegnâre. Reluquâ mè vâi clia dècheinta.

Et l'è veré que la guegnâre à Monsu Pequâ l'êtâi recta. Heureusement, câ, se i'avé ètâ tot solet dein clia stratosphère, crâio adî que saré dècheindu dè coûtè la terra, sein la totsî.

Tot d'on coup, on arrevâ ein avau. M'êtâi-sâvo de saillî et coumeincîvo à senaillî la porta de la stratosphère po pouâi saillî. Voliâve pas s'âovrî et la breinnâvo tant que pouâvo. Quin segottâdzo, poûro z'ami !

Et pu... crrrâ... sè pas cein que s'è passâ, mâ i'é reçu su lo pêtâiru onna motcha à vo fère vère lè z'èpèlue. Mè revîro et sède-vo cein i'é vu ?

Ma fenna, la Marianne, âo l'hi, quemet mè et que mè desâi :

— Mâ t'è fou ! Du lo teimps que te mè senaille et que te mè grule. Vâo-to pas botsî ?...
...Euh ! mon Dieu, te possibillio L'êtâi on rêvo que i'avé fè !

Marc à Louis.

FERDINAND

F'EST une figure d'autrefois que je retrouve dans mon souvenir, une de ces figures qu'on n'oublie pas quand on les a connues dès l'enfance.

C'était un petit homme, un peu boîteux, un peu contrefait, dont la timidité resta longtemps proverbiale. Et cette timidité provenait surtout d'un léger bégayement dont ce pauvre Ferdinand ne put jamais se corriger.

Lorsqu'il eut seize ans, son père lui dit :
— Il n'y a pas. Maintenant, il s'agit de gagner ta vie. Ma paye de facteur ne suffit pas pour nourrir toute la maisonnée.

Alors, il se loua chez les paysans. Il fit les foins, les moissons, les regains, les vendanges. Sur tous les chemins du village, on le voyait aller à l'ouvrage, de son pas tranquille. Qu'il fasse beau temps ou qu'il y ait menace d'orage, jamais il ne se hâtait. On le reconnaissait de loin à cause de son allure glissante et cette manie qu'il avait de se soulever sur la pointe des pieds — ce qui lui avait valu le surnom de « saute-ruisseau ».

Il ne fumait pas, il ne buvait pas et ne fréquentait jamais les salles où l'on rit et où l'on danse. Sagement assis au foyer paternel, il occupait ses soirées à des travaux de vannerie. Rarement les garçons du village venaient le chercher à l'occasion d'une réjouissance. Comme membre de la Société de Jeunesse, il lui arrivait quelquefois de porter le drapeau dans les cortèges ou d'accompagner la musique dans ses déplacements. Une fois seulement, à une fête d'abbaye, il avait voulu danser une polka. Il s'élança sur le pont de danse, entraînant, après lui, une petite Bernoise en service à la ferme du Lavoir. On le vit faire quelques pas, glisser et tomber sur le plancher. Ce fut un éclat de rire général.

— Mon pauvre Ferdinand, lui dit Antoinette, la fille du syndic, une petite brune aux yeux moqueurs, tu te crois sur un étang à patiner ! Puis, comme il se relevait, tout penaud, elle ajouta, dans un éclat de rire :

— Ce pauvre chéri, allez vite le mettre au lit, chez sa maman !

Les années passèrent. Ferdinand oublia de grandir. A vingt ans, il avait à peine la taille

d'un bovaïron. Cependant, ses épaules s'élargirent et son petit corps, un peu ramassé, se trouva d'aplomb sur des jambes un peu grêles. Son grand chagrin, à cette époque, fut d'être affranchi du service militaire. Il en pleura de dépit et considéra toujours cette décision de l'autorité compétente comme la suprême humiliation de sa vie.

A titre de compensation, il obtint toutes les places que l'on peut ambitionner au village. Il devint sonneur de cloches, marguillier, taupier de commune, huissier de la commission du feu et garde-champêtre. Comme on le voit, ses journées étaient bien remplies. Le dimanche matin, il se levait de bonne heure et, le nez devant un petit miroir fixé à la fenêtre, il se rasait lentement, avec précaution. Ensuite, il allait sonner les cloches et assistait au sermon, assis près de la porte, prêt à tendre le petit sac de velours noir dans lequel tombaient les oboles des fidèles.

En automne, il devenait garde-vignes, oh ! un garde-vignes débonnaire qui ne voyait jamais les maraudeurs. Il est vrai que cela ne vaut rien, pour la santé, de courir, sur les grandes routes, à la poursuite de voleurs et des filoux. Mieux vaut les laisser s'échapper à tout jamais plutôt que d'attraper une crise cardiaque pour avoir trop couru.

Chaque jour, à l'époque où le raisin mûrissait, il traversait les vignes, de son pas de « saute-ruisseau », butant contre les ceps, s'accrochant aux échelas et se tordant le pied sur une borne. Puis, la main en visière, il jetait un coup d'œil circulaire et, ne voyant personne à l'horizon, allait s'étendre au bord du lac, sous les acacias de la grève. Ah ! les bons sommeils qu'il pouvait faire ainsi, tout seul, en pleine nature, bercé par le clapotis de l'eau.

Comme garde-champêtre, Ferdinand était connu à dix lieues à la ronde. Ce n'est pas pour rien que le fameux commissaire Potterat — lequel a laissé de vivants souvenirs dans la police lausannoise — disait à ses vagabonds :

— Au lieu de vous installer sous le Grand-Pont, à deux pas du poste, allez plutôt à sept ou huit kilomètres d'ici, dans un joli village où l'on peut faire tout ce qu'on veut pendant que le syndic trait ses vaches et que le garde-champêtre fait « sa reposée » !

Et le conseil était suivi, je vous en réponds. Le brave commissaire pratiquait ainsi, sans bien s'en rendre compte, la maxime anti-évangélique qui dit : « Faites aux autres ce que vous ne voudriez pas qui vous soit fait ! »

Quant à Ferdinand, le plus beau jour de sa vie fut celui où on l'investissait des fonctions de chef-radeleur. Ce jour-là, qui était un lundi, il arbora, avec orgueil, une belle casquette de drap bleu, portant à l'avant une ancre d'or, qui lui allait à ravir. Je le vois encore, traversant les rues du village, suivi d'un cortège de gamins curieux. De temps à autre, l'un d'eux, parodiant une chanson célèbre, entonnait le refrain :

As-tu vu, la casquette, la casquette,
As-tu vu, la casquette à Ferdinand !

Ce genre de plaisanterie n'était pas du goût du nouveau chef-radeleur, aussi lui arrivait-il parfois de se retourner en criant, rouge de colère :

— Allez-vous-en, vermine !